

## ***Et incarnatus est*** **ou la genèse d'un Dieu**

Lorsque l'évangile selon S. Matthieu rapporte la confession de Pierre, « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16,15), la question qu'il invite à se poser là n'est peut-être pas tant celle de l'authenticité historique du propos que celle de sa place et de son importance dans l'économie générale de cet évangile. Proclamation d'une filiation divine confirmée par Jésus lui-même qui rappelle que c'est son « Père qui est dans les cieux » qui a inspiré Pierre, il y a là un donné suffisamment fort et clair pour ne pas résonner dans l'ensemble de l'évangile.

Si donc la suite du récit restera dominée, jusque dans le paradoxe de la souffrance, par cette proclamation pétriniennne et sa confirmation par Jésus, il y a à se demander ce qu'il en est du commencement de l'histoire, la naissance et l'enfance de celui qui, au centre de l'évangile, est ainsi proclamé Fils de Dieu.

En effet, l'ensemble de l'évangile peut aussi se lire comme une biographie, Jésus y étant présenté selon tous les traits d'un visage et d'un itinéraire humains<sup>1</sup>. De

---

1. Sans nous engager dans le débat de la nature historique ou non, biographique ou non des évangiles, disons que nous retenons ici ce qui fait la base de toute histoire et de toute biographie, incontestablement présent dans les évangiles, le *schéma chronologique* et celui, *biographique*, qui conduit un personnage de sa naissance à sa mort en rapportant entre deux suffisamment de traits qui font le déroulement et la durée d'une histoire à partir de ces éléments minimaux. Ainsi perçus, les évangiles relèvent incontestablement de ces éléments, même s'ils relèvent aussi de bien d'autres présupposés et intentionnalités.

## ET INCARNATUS EST OU LA GENÈSE D'UN DIEU

ce fait, la question qui se pose concernant son enfance est d'abord celle qui relève de tous les récits d'enfance d'un personnage exceptionnel, la question de la *part* de *relecture* qui, sans conditionner outrancièrement la suite de l'histoire, en induit suffisamment.

Le statut particulier du Christ comme homme et Dieu, qui déjà se dégage de la confession de Pierre et de sa confirmation par Jésus lui-même, implique donc son intégration dans le récit de naissance et d'enfance, et ce, au nom de la *relecture qui fait écriture*, et écriture d'une histoire, voire d'une biographie. Autrement dit, *quelle remontée à l'origine et au commencement<sup>2</sup> est-elle provoquée par cette double reconnaissance d'humanité et de divinité ? Quel type de récit en produit-elle ? Et pourquoi même le récit plutôt que la simple formulation en discours<sup>3</sup> ?*

Ce sont ces questions que nous voudrions poser, sinon totalement traiter, dans ces pages inaugurales d'un ensemble sur l'enfance du Christ, à deux conditions cependant : d'une part, nous nous en tiendrons au texte même de l'évangile, en oubliant ou ignorant autant que faire se peut les développements du dogme qui, à partir des grands conciles du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux proclamations romaines des dogmes mariaux des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ont déployé une pensée et une réflexion au nom d'exigences que les contemporains des auteurs des évangiles ne pouvaient avoir ; en bref, les récits des enfances du Christ dépendant de leurs propres moments de rédaction, nous puiserons dans les évangiles exclusivement les raisons de cette « remontée » aux origines.

D'autre part, si nous devons d'abord tenir compte des deux évangiles qui rapportent ces récits, les évangiles selon Matthieu et Luc, nous ne devons pas ignorer pour autant les deux autres évangiles qui ne rapportent pas de récits équivalents et ignorent apparemment ces enfances, les évangiles selon Marc et selon Jean : nous verrons que leur silence ou leur réserve n'est pas sans signification par rapport à une « théologie » qui a produit les récits des deux autres évangiles.

---

2. Nous ne prenons pas en synonymie les deux termes d'« origine(s) » et de « commencement », même si nous pourrions parfois les intervertir. L'*origine* (et les *origines*), se situant le plus souvent en antériorité, induisent une dimension d'être, tandis que le *commencement* a le plus souvent une connotation chronologique, désignant le « premier moment » suivi des autres moments constitutifs d'une histoire, n'oubliant pas cependant qu'origines et commencement demeurent inconscients et insaisissables comme tels, et soumis à des processus particuliers d'expressions. Voir à ce propos P. GIBERT, *Bible, mythes et récits de commencement*, Le Seuil, Paris, 1986, notamment pp. 29ss et 239-266.

3. Tel par exemple le Prologue du 4<sup>e</sup> évangile.

## De la nature humaine à l'implication divine

Dans un premier temps cependant, tant dans l'évangile de Matthieu que celui de Luc, l'ouverture narrative paraît ignorer la dimension divine de celui dont ils s'apprêtent à rapporter les faits précédant sa naissance. Le « Livre de la genèse de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham » sur lequel s'ouvre le premier, puis le « prologue » dédicatoire qui ouvre le second, n'explicitent pas un lien particulier de Jésus à l'ordre divin, le récit lucanien prenant d'abord le temps de narrer l'avènement de Jean le Baptiste.

En revanche, l'évangile de Jean, qui ignore les enfances du Christ, inclut immédiatement le Verbe en Dieu, et en Dieu éternel et créateur (Jn 1,1-3). Et Marc dit immédiatement en titre de son ouvrage le « Fils de Dieu » : « Commencement de l'Évangile de Jésus, Christ, Fils de Dieu », ce qui est aussi annonce du dévoilement en trois étapes à l'œuvre dans l'ensemble de son récit (Mc 1,1)<sup>4</sup>.

Mais, comme nous l'avons déjà rappelé, ni Jean ni Marc ne réservent de place à des « récits d'enfances », laissant les proclamations de divinité arriver en leur temps, c'est-à-dire à des moments précis d'une narration historique, même si celle-ci est également marquée par le dévoilement final de la résurrection, et par les confessions ultérieures en la divinité du Christ<sup>5</sup>. Car on ne le soulignera jamais assez, on ne doit pas perdre de vue que la mise en route des écrivains et historiens néotestamentaires fut en quelque sorte initiée par les événements issus de la résurrection et par la confession de foi impliquant la divinité qui en découla.

Tout commencement étant fonction d'une expérience et d'une conscience suffisantes de ce dont on le dit, le commencement en récits des enfances du Christ chez Matthieu et chez Luc ne relève donc pas seulement de la norme contraignante de la chronologie, mais de l'idée qu'on a pu se faire de son être même

4. Rappelons, en effet, que l'ensemble de l'évangile de Marc est précisément marqué d'étapes de « dévoilement » de la personnalité de Jésus : « Jésus » venant de Nazareth (Mc 1,9), proclamé « Christ » par Pierre, à peu près au centre du récit (Mc 8,29), puis « Fils de Dieu » par le centurion (Mc 15, 39), non seulement comme s'il fallait remplir le programme d'une révélation proclamée en commencement, mais comme s'il fallait aussi que les hommes eux-mêmes effectuent ce dévoilement à travers la tâche de l'évangéliste pour « Jésus de Nazareth », avec la proclamation du juif Pierre pour le « Christ », c'est-à-dire le Messie, enfin la reconnaissance du païen pour le « fils de Dieu ».

5. Telles qu'en témoigne, faut-il le rappeler, le corpus paulinien.

## ET INCARNATUS EST OU LA GENÈSE D'UN DIEU

après que fût clos le compte de l'âge de sa vie terrestre<sup>6</sup>. Ainsi, le « récit de commencement » dit et doit dire ici ce qui fut au terme de l'itinéraire dont les évangélistes vont précisément dire le commencement.

Car le commencement - tout commencement - est sous le signe paradoxal d'une fin, c'est-à-dire d'un terme suffisant ou satisfaisant de compréhension de la réalité qu'il prétend marquer en commencement précisément, personne, nation, évènement, ère, etc. Ainsi, avant de s'attacher à quelque question que ce soit, en particulier de l'ordre de l'authenticité historique de cette part première, c'est la question du *sens* à donner à ce qui la suit, qui, du point de vue du rédacteur, doit être comprise d'entrée, tant il est vrai qu'il n'est pas d'écrit qui ne soit d'abord terme et fin de ce qu'il fixe.

Par conséquent, lorsque les évangélistes ouvrent leur récit, que ce soit par *enfances*<sup>7</sup> ou par discours, ils se doivent *dès le commencement* de s'assurer du lecteur comme d'assurer celui-ci quant à l'intégralité du message dont ils savent non seulement les composantes, mais le terme qui en scelle définitivement le sens.

C'est donc la question à la fois d'une nécessité et d'un procédé qu'il s'agit d'examiner ici, nécessité et procédé qui devront satisfaire un lecteur qui confesse *déjà* Jésus comme de Nazareth, Christ, et Fils de Dieu, et ce grâce à un art particulier du récit qui ne doit rien laisser au hasard de la lecture, encore moins au suspense.

### Des caractéristiques du récit de foi

Même si nous n'ignorons pas ici la particularité de l'ensemble des récits matthéens et lucaniens avec les difficultés qu'ils offrent à la rationalité moderne de la conscience historique, nous devons nous attacher principalement aux caractéristiques de la majorité des épisodes racontés par les deux évangiles, et

---

6. Pour la suite de la réflexion, il faut ici noter la particularité des rédactions évangéliques. Il s'agit bien d'ensembles unifiés entre commencement et fin, à la différence de recueils plus ou moins disparates, les livres prophétiques par exemple. Quelles que soient les datations des différents documents et sous-ensembles qu'on peut reconnaître dans l'état actuel de nos évangiles, leur rédaction finale dit un ordre d'intelligence (ou d'intelligibilité) qui tient à l'explicitation d'un terme donnant la clé de l'ensemble, et a fortiori des « commencements ». La mort et la résurrection de Jésus, quelle que soit l'expression de leur relation, révèlent une autre élaboration des textes évangéliques que la simple « collection » de sources et documents, tels par exemple qu'on peut les constater dans les livres prophétiques. C'est donc en tenant compte de cette économie générale et ultime des évangiles que nous devons réfléchir à l'élaboration et au contenu des « récits de l'enfance ».

7. Au sens français synonymique de « récits » spécifiés par l'enfance précisément.

en premier lieu, l'*absence de tout tiers témoin*. En effet, dans le récit de l'« annonce » à Joseph (Mt 1,18-25), des songes adressés aux mages (2,12) et à Joseph autour de l'épisode « égyptien » (2,13.19-20), comme dans le récit de l'annonce à Zacharie de la naissance de Jean-Baptiste (Lc 1,5-22), et dans celui de l'Annonciation à Marie (1,26-38), le « héros humain » est seul face à l'« être surnaturel » qui l'interpelle et l'informe de sa mission ou responsabilité. A quoi il faut ajouter l'appui de citations explicites d'*Écritures* (Mt 1,23 ; 2,6.18.24) comme de citations implicites, dans les hymnes notamment (Lc 1,46-55.67-79 ; 2,29-32), ce qui valorise enfin la *forme hymnique* dont l'artifice marque aussi l'intentionnalité de ces ensembles.

Autrement dit, par les procédés même d'écriture et de synthèse rédactionnelle, par les modes littéraires quasi exclusivement utilisés ici - et qu'on ne retrouvera pas avec cette force dans la suite des deux évangiles, pas même dans les récits des apparitions du ressuscité -, il y a dans les « évangiles de l'enfance » *une expression, un message et donc une signification propres* qui dominent ou excluent le narratif strictement historique que nos évangélistes savent au demeurant respecter dans la majeure partie de leur propos.

Ces traits, que nous avons ramenés à trois, absence de tiers témoin, citations d'Écritures et hymnes, suffisent, à notre sens, à dire en commencement l'intentionnalité des évangélistes et donc le sens qu'ils ont voulu non seulement donner à ces « débuts », mais imposer au lecteur pour l'intelligibilité même de toute l'histoire qu'ils introduisaient ainsi. En un mot, c'est bien de *sens* qu'il s'agit là d'abord, un sens pour la suite du récit, mais surtout recueilli au terme des événements à rapporter et rétro-projetés en ces commencements.

Si donc l'on tient avant tout compte des modes d'expression dominants que nous avons rappelés, si l'on échappe par conséquent au seul souci de l'historicité de ces récits, force s'impose de saisir dès ces commencements le message qui n'est normalement et pleinement explicite qu'au terme de la rédaction.

Or, qu'induisent ces trois modes d'expression, absence de tiers témoin, citations d'Écritures et formes hymniques ? Que nous ne sommes là en aucun cas dans un domaine exclusivement humain, soumis à la seule appréhension de la connaissance directe ou par témoignage, et exclusivement exprimable dans la prose relationnelle de faits purement humains directement accessibles, soit par la raison et l'expérience du lecteur, soit par le témoignage de l'auteur ou de ses informateurs. Car c'est d'un *ordre divin* qu'il s'agit ici qui comme tel ne peut qu'échapper à l'humain, ce que confirmera la finale du prologue de Jean rappelant que « Dieu, nul ne l'a jamais vu » (1,18a).

## ET INCARNATUS EST OU LA GENÈSE D'UN DIEU

En effet, même si l'on peut reconnaître là des formes de récits repérables dans l'Ancien Testament, voire en d'autres aires religieuses et culturelles, les récits d'annonciation notamment, que ce soit à Zacharie, Joseph ou Marie, sont en quelque sorte « montés » de manière à échapper non seulement à quelque témoin direct que ce soit, mais au lecteur même qui prétendrait, d'une façon ou d'autre, trouver la passe de la véracité historique<sup>8</sup> ou, a contrario, de l'invraisemblance imaginaire.

Que Zacharie soit seul dans le sanctuaire, que Marie le soit également chez elle, ou que l'un et l'autre aient vécu une « scène intérieure » en présence d'éventuels témoins nécessairement inconscients, ne sont pas que des informations plus ou moins anecdotiques ; a fortiori dans le cas de Joseph, dont le caractère inaccessible de l'expérience est pour ainsi dire redoublé du fait à la fois du *songe* pendant son sommeil et de la *vision* de l'Ange du Seigneur. Dans tous les cas, il s'agit de dire un invisible, un inaccessible radical pour un message à recevoir certes, mais dont le « terme » est d'un ordre qui échappe à l'humain exclusif.

Si l'on ajoute à cela les références à l'Écriture, qui trouvent là un accomplissement auquel aucun homme ne saurait satisfaire, sinon à les répéter ou les prolonger, si donc leurs citations même marquent un terme, ce terme même est, là encore, d'un ordre autre que celui de l'humain, fût-il dans la mouvance des pères et prophètes de l'Ancien Testament.

Enfin, l'importance de l'hymnique, autrement dit du poétique, dans sa prosodie et son déploiement de signification impliquant et révélant la dimension liturgique et la répétition *ad perpetuum*, confirment ultimement et pour la perpétuation dans la suite des temps et l'expression même des croyants, que l'ordre du divin est ici confirmé, achevé en quelque sorte dès le commencement, dès les enfances du Christ, Fils de Dieu. Une conjonction d'expressions littéraires n'est plus là au service d'une histoire ou d'une historicité qui se limiteraient à elles-mêmes ; elle est non seulement au service d'un autre ordre, mais elle dit cet ordre, l'ordre du divin, plaçant celui que la suite des événements et donc du récit « racontera », dans la coulée historique où il affrontera les hommes jusqu'à la mort.

---

8. Par exemple la « confiance » que les héros auraient pu faire de leur expérience soit à un proche soit à l'évangéliste lui-même.

## La vérité théologique de la foi en Christ

Dès ces commencements certes, les hommes et les femmes sont présents ; mais ceux-là aussi se trouvent pris en quelque sorte en un lieu et un temps qui comme tels ne sont ni vécus ni visitables comme humains, tant il est vrai que tout commencement est produit de sa suite et de la fin de cette suite qui en diront la vérité. Récits théologiques, dira-t-on, si l'on veut accepter cette expression en la dénuant autant que possible de toute contamination mythique ou mythologique, ils ne prétendent pas d'abord à l'histoire et à l'historicité ; ils prétendent à leur message, à ce qui est de l'ordre de la vérité pour les croyants qui, en tant qu'être humains, n'ont pu croire qu'en un objet ultime, une manifestation ultime, celle qui fit s'exprimer le centurion au pied de la croix (Mc 15,39), ou le disciple bien-aimé sur le seuil du tombeau (Jn 20,8).

Dans cette perspective, la question de l'historicité est non seulement vaine mais déplacée ; bien plus, s'obséder des « informations » données dans ces récits comme dans les citations d'Écritures ou les hymnes pour seulement déduire la conception virginale, c'est d'une certaine façon fausser les textes en déplaçant l'intentionnalité : ni Matthieu ni Luc ne prétendaient indiquer une « vérité à croire » qui serait entrée dans une dimension salutaire ; ils entendaient introduire le lecteur croyant au terme de sa foi, celle qui lui faisait confesser le « Christ mort et ressuscité pour nos péchés », ainsi que l'avait déjà écrit Paul dans la 1<sup>ère</sup> épître aux Corinthiens (1 Co 15,3-5), reprenant les termes d'un credo que lui-même avait reçu, bien avant sans doute que fussent définitivement rédigés les évangiles et les récits d'enfance de Matthieu et de Luc.

En ce sens, les « silences » de Marc et de Jean sur ces enfances, comme les modes différents de commencement de leurs évangiles viennent confirmer cette visée ultime à dimension théologique.

Le Prologue johannique en ce sens parle de lui-même : confession de foi, et même ensemble d'articles de foi, il ouvre sans ambiguïté sinon sans difficulté l'aventure évangélique, celle du Christ, mais aussi celle de tous ces différents types de croyants qu'il met en scène tout au long du long procès en forme de récit qui constitue la première des deux parties de l'évangile<sup>9</sup>. Porche théologique, comment peut-il se concevoir sans les trois derniers chapitres ni surtout les deux

9. Jn 1-12. Rappelons que le 4<sup>e</sup> évangile révèle en cercles concentriques les approches du Christ par la foi, plaçant au centre le disciple bien-aimé reposant sur la poitrine de Jésus lors de la Cène, puis en premier cercle, celui des disciples et apôtres, en deuxième cercle les pharisiens « hésitants » et enfin, dans le troisième cercle tous ceux qui refusent de croire.

## ET INCARNATUS EST OU LA GENÈSE D'UN DIEU

conclusions qui aujourd'hui le ferment ? Il s'agit bien là de croire que Jésus est Christ et Fils de Dieu (Jn 20,30-31).

L'inclusion est ici explicitement théologique, mais non moins soumise à l'adhésion de foi et pas seulement au souci de connaissance historique. Cela fut écrit, certes, comme tout livre d'histoire, jusque dans le détail, confirmant une intentionnalité historique ; mais de la fin renvoyant au début, comme de ce « commencement » renvoyant à la fin, c'est à un discours théologique que le croyant est renvoyé dans sa confession du Christ comme dans sa vie.

Enfin, le début de l'évangile de Marc est, d'une certaine façon, encore plus explicite dans sa brièveté même. Comme nous l'avons déjà évoqué, son titre est en quelque sorte programmatique de l'itinéraire : celui des apôtres d'abord, mais aussi des personnages de rencontre, et jusque de ces païens que symbolise magnifiquement le centurion venant pourtant d'entendre de la bouche du Christ mourant le terrible cri de son désespoir (Mc 15,34.39). Quelles que soient les raisons de l'évangéliste, il est clair que pour Marc les récits d'enfance ne s'imposaient pas, qu'ils n'étaient donc pas nécessaires à une intelligence juste du Christ.

Qu'il nous soit permis de reconnaître qu'il y a là raison de plus à ne pas trop en rajouter ou en faire dire aux récits matthéens et lucaniens des enfances : deux évangélistes sur quatre ont préféré garder le silence sur ces commencements jamais vécus comme tels mais compris au terme, et toujours plus ou moins inaccessibles par l'historien ; c'est donc que même ces récits, malgré tout assez détaillés, rejoignent un silence de circonstance, voire de nécessité. Comme les silences des deux autres évangélistes, les récits de Matthieu et de Luc relèvent aussi d'un silence d'histoire parce qu'il s'agit avant tout et définitivement en commencement comme en fin, de confesser Jésus, Christ et Fils de Dieu.

Dans ces conditions, on peut accepter ici sans dérobade le terme de « langage » pour parler de l'art rédactionnel matthéen et lucanien des évangiles de l'enfance. C'est bien d'un *langage théologique* qu'il s'agit, dans l'héritage pour partie de l'Ancien Testament et de sa tradition d'annonces et de visions porteuses de message et de mission pour le bénéficiaire humain confronté à un être surnaturel. Mais la conjonction à cet art du récit de commencement de références des Écritures citées comme définitives dans l'accomplissement, et d'hymnes évoquant l'implication liturgique, explicite pour ainsi dire ce langage en lui donnant sa dimension et densité définitives, celles d'une *théologie*.

Du même coup, le lecteur des évangiles n'est pas seulement un lecteur plus ou moins curieux, plus ou moins intéressé par le cours d'une aventure dont il faudrait lui donner le détail depuis les commencements, c'est un croyant dont il faut sans



Pierre GIBERT

doute concrétiser la foi mais surtout éclairer l'objet : non pas celui d'une histoire plus ou moins merveilleuse, mais d'une histoire à dimension théologique, révélant proprement, et pas seulement de façon progressive ou pédagogique, Jésus à la fois homme et Dieu.

Or, ceci doit être saisi en commencement, dans ces récits d'enfance justement, sans ambiguïté, selon le langage approprié des récits matthéens et lucaniens qui paradoxalement reçoivent en la matière confirmation du silence de Marc et de Jean. Car cela fut et en fin de compte écrit pour que « vous croyiez que Jésus est Christ et Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » (Jn 20,31).

**Pierre GIBERT sj.**

*Pierre GIBERT, jésuite, est rédacteur en chef de la revue « Recherches de science religieuse ». Il a longtemps enseigné l'exégèse biblique à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon.*